

La vérité est-elle soumise au temps ?

(publié dans le recueil *Antiannales de philosophie* – Éditions Bréal 2002)

La question elle-même est une provocation. Car la vérité est. Elle n'est soumise à rien.

Par contre (et c'est peut-être cela le sens de la question), *ce que l'on considère comme la vérité* est souvent soumis au temps tout comme à la bêtise, à l'ignorance, à la rigidité d'esprit, au mal de vivre des uns, aux préjugés des autres, aux diktats du pouvoir, de l'église, du parti...

Tout comme elle est souvent soumise à l'attente de la science. La science qui met du temps avant de pouvoir établir que la terre est ronde, qu'elle ne s'était pas faite en six fois vingt-quatre heures, que nous sommes en train de réduire sa capacité à nous entretenir, que nous ne pouvons pas savoir si "Dieu" existe ou n'existe pas, que l'Union soviétique n'était pas porteuse de l'avenir radieux, que l'anti-sémitisme est une maladie remarquablement résistante à la réflexion, à la raison et aux faits de l'Histoire, que les femmes sont opprimées par les hommes partout et depuis toujours, que la publicité est un cancer, que Johnny Halliday et l'union sacré à ses pieds est une très mauvaise blague, que je vais profiter de cette occasion pour dire n'importe quoi (de vrai), *que no se puede vivir sin amar* et que *all of us are better when we're loved* et *qu'il faut que le corps exulte...* Enfin... La science qui met du temps à établir la vérité, elle est évidemment soumise au temps mais la vérité qu'elle cherche ne l'est pas, peu importe si la science la trouve.

Une vérité-soumise-au-temps n'est donc pas forcément la vérité et l'Histoire est noyée dans un océan d'exemples, souvent tragiques, qui le démontre... Tout comme certaines "vérités" du monde de nos jours qui ne sont pas sans rappeler celles "établies" par des illustres (et moins illustres) intellectuels à l'époque où ceux-ci ont fait preuve de non-assistance aux personnes en danger à l'égard des crimes commis au nom de "la vérité révolutionnaire" que nos pauvres gauches paient toujours. Les Aragon, les Brecht, les Picasso et les Sartre déclamaient alors leurs vérités soumises à l'air du temps pendant que les Orwell et les Koestler, plus intéressés par *la vérité* que par le badge de bonne conduite décerné par le pouvoir stalinien (ou bien la voiture, la villa et le respect du policier dont Brecht était l'objet), étaient fustigés comme des traîtres trotskistes-fascistes-sionistes défenseurs de l'impérialisme américain.

Pendant la guerre du Kosovo, c'était le tour d'une nouvelle génération d'aveugles. L'illustre philosophe Jean Baudrillard, par exemple, s'est fait accordé une page dans *Libération* (29-4-99) dans laquelle il a déclamé que la "vérité politique de cette guerre" était de laisser Milosevic terminer son nettoyage ethnique : "Eh bien, ça crève les yeux – tout devient clair si on imagine que les frappes aériennes sont là pour ne pas intervenir au sol ou pour retarder le plus possible l'intervention – quand tout sera fini. (...) Parce que Milosevic est l'exécutant de la politique européenne, la vraie, la seule, celle d'une Europe blanche, propre, expurgée de toutes minorités..."

L'OTAN aurait donc manqué sa cible parce que ses bombes ont mis fin à huit ans de carnage serbe et provoqué la chute du régime de leur "exécutant" (actuellement en prison).

Et dans *Le Monde* du 21-5-99, Jean Clair, a tiré un trait entre la destruction nazie de Guernica en 1937 et la guerre – "massacre de populations civiles" – déclarée à la Serbie avant de comparer la langue de l'OTAN à celle du "IIIe Reich pour dissimuler, sous l'apparente neutralité de termes techniques, des réalités abominables." Milosovic, lui aussi, a toujours pris ses ennemis pour des nazis. Ou pour des musulmans fanatiques. Ou, comme M. Clair, pour des mafieux : "A-t-on jamais pu lire, par exemple, dans la presse française," écrivait ce haut fonctionnaire de la culture, "un article sur la nature exacte de l'Albanie, de l'UCK, sur les clans et les mafias qui s'y déchirent ?"

Sans oublier les fameux "faits" rapportés par Régis Debray dans sa "Lettre d'un voyageur au président de la République," (*Le Monde* 13-5-99), dans laquelle il a rejoint Peter Handke, Harold Pinter et autres Marie-France Garaud comme relais de la propagande serbe... pardon, comme observateur qui devait "à la vérité" de noter l'aide que des officiers serbes lui ont apportée face aux hommes qui "c'est un fait, n'ont rien de rassurant" à Pristina et qui l'ont "une fois ou deux, pris sévèrement à partie."

Plus tard ça sera à Noam Chomsky de déplorer que les médias aient donné plus de place aux propos de Vaclav Havel (l'humaniste qui avait raison) qu'à ceux de Soljenitsyne (le nationaliste qui avait tort et qui avait autrefois chanté les louanges de Franco pour avoir sauvé l'Espagne du communisme). Et aux Kosovars de se rejouir, d'abord, de pouvoir rentrer chez eux et ensuite, tout doucement, de reconstruire un pays dans la paix. Et nous aussi, non ? Peut-être pas si l'on siffle bien l'air du temps selon lequel toute intervention américaine n'est qu'une manifestation

scandaleuse d'hégémonisme qu'il faut refuser avant tout. En tout cas, je n'ai pas vu de mea culpa chez ceux dont les "vérités" ont servi ce régime exécrationnel.

Au contraire, Baudrillard, qui n'a pas honte, remet cela avec la guerre suivante. Dans *Le Monde* du 3-11-01 il nous parle de la "jubilation prodigieuse" devant l'œuvre des kamikazes du 11 septembre : "À la limite, c'est eux qui l'ont fait mais c'est nous qui l'avons voulu."

Et la romancière indienne Arundhati Roy, face à l'idée Bushienne qu'une certaine liberté y était visée, écrit que "... on peut légitimement se demander pourquoi ce sont les symboles de la suprématie économique et militaire américaine (le World Trade Center et le Pentagone) qui ont été pris pour cibles. Pourquoi pas la statue de la liberté ?"

Réponse d'Al-Qaida : parce qu'il n'y avait peut-être pas de juif, ni d'Américain ni de juif américain à tuer dans la statue.

Réponse de la romancière : Une hypothèse sur "la sombre colère à l'origine des attentats" contre "le soutien et l'engagement exceptionnel des Américains pour des causes radicalement opposées" à ladite liberté : "le terrorisme militaire et économique, l'insurrection, la dictature armée, le fanatisme religieux, le génocide impensable (hors des frontières du pays)."

Allô ? Le lecteur non avisé finirait par croire que les kamikazes étaient des espèces de Zapatistes qui auraient fait leurs stages au Chiapas plutôt qu'en Afghanistan. Oui. Car dans cet exposé truffé de bourdes et publié dans *Le Monde* du 14-10-01 et un peu partout dans le monde (ça marche ! ça plaît !), l'auteur du magnifique *Le Dieu des petits riens* mise tout simplement sur l'inculture :

"Ben Laden en a peut-être rédigé le message (qui sait ?), ses coursiers l'ont peut-être livré, mais il aurait tout aussi bien pu être signé par les fantômes des victimes des anciennes guerres américaines. Par les millions de morts en Corée, au Viêt-nam et au Cambodge (...) Et par les millions de morts en Yougoslavie, en Somalie, en Haïti, au Chili, au Nicaragua, au Salvador, dans la République dominicaine, au Panama – autant de pays dirigés par des terroristes, des dictateurs, des auteurs de génocide que le gouvernement américain soutenait, formait, finançait et armait."

En Yougoslavie. Allô ? C'est que Milosovic était, lui aussi, l'œuvre des méchants Américains ? Est-ce que l'auteur sait au moins pour la guerre du Kosovo ? *En Haïti ?* Ignore-t-elle vraiment ce qui s'est passé là-bas en 1994 ? Peut-être pas, mais les amalgames simples

affectionnés par la vérité-soumise-au-temps – Bush égale Ben Laden, la guerre contre Saddam égale celle contre Ho Chi Minh, etc. – ne marchent plus face à la vérité de l’Histoire.

À ce propos, Roy se réfère à Pearl Harbour :

“Les représailles qui se sont ensuivies ont emprunté maints détours, mais elles se sont terminées par Hiroshima et Nagasaki. Aujourd’hui, le monde attend les horreurs à venir en retenant son souffle.”

Le monde assez ignorant pour avaler de telles hâbleries, oui... Roy qualifie donc de *représailles* la guerre effroyable menée (en même temps que celle contre Hitler) contre l’asservissement japonais de l’Asie orientale. Les soldats américains et les dizaines de millions d’Asiatiques des pays occupés qui sont morts dans la Seconde Guerre mondiale peuvent remercier la romancière de sa compréhension. Et Ben Laden, qui mise mieux que personne sur l’inculture, n’a bien sûr pas manqué d’appuyer sur ce même bouton.

Mais cette guerre-ci, les USA n’allait pas “décimer l’ensemble de la population en guise de réparation”, n’en déplaît à Arundhati Roy et à une partie de l’Amérique bien pensante (et mal éduquée) qui croyait à cette légende, mais le manque de contradiction porté à cette “vérité-ci” par nos pauvres gauches coupe le souffle. Détestez Bush si vous voulez ; en tant qu’Américain je saurai toujours le haïr mieux que vous parce que je le connais. Et parce qu’il y a de quoi. Mais les gouvernements américains ont parfois tort et parfois raison. Il faut savoir chercher la vérité pour le savoir. À fin de pouvoir agir... et d’éviter de dire n’importe quoi.

Et pour mieux comprendre la vérité face à la vérité-soumise-au-temps, il faut se référer à George Orwell et, entre autres, son *Hommage à la Catalogne*. Ou bien, plus près de chez vous, au Jorge Semprun qui cite Antonio Gramsci : “La vérité est toujours révolutionnaire,” voyant dans cette phrase “une formule contre le cynisme, contre l’absence de mémoire et la falsification de l’histoire.” Dans deux récits : *L’Autobiographie de Federico Sanchez* et *Quel beau dimanche*, ce survivant de Buchenwald et ancien dirigeant du Parti communiste espagnol livre une formidable plaidoirie en faveur de la vérité-non-soumise-au-temps ainsi qu’un compte rendu glaçant de ce que la vérité-soumise-au-temps a pu faire croire et, pire, faire faire, à Semprun lui-même.